

L'ALMÉE

Sous son corsage ouvert frémit la gorge blanche.
Qu'elle est charmante ainsi : pieds nus, cheveux au vent !
Idole qu'on ne peut regarder qu'en rêvant.
Lorsque son pied tournoie et se courbe sa hanche !

Tel qu'un oiseau léger se pose sur la branche,
Tel son corps de déesse ondule en décrivant
Des tours plus gracieux qu'un arc-en-ciel levant
Dans l'horizon d'azur sur lequel il se penche !

Que de joie et d'amour pétillent dans ses yeux
Et quel éclair descend sur son front radieux
Lorsque dans l'aquavite elle a trouvé l'ivresse !

L'Égypte l'a vu naître et la verra mourir,
Car le vieux mameluck est sa seule tendresse
Et son frère berceau son plus doux souvenir !



Ernée (Mayenne), France.

LA CHARITÉ

Ce n'est pas seulement avec son argent qu'on fait la charité et ceux qui se contentent d'envoyer une offrande à leur maire ou à leur curé, pour voir leurs noms inscrits sur une pompeuse liste, n'ont pas fait la charité : la charité sainte et sublime qui soulage les déshérités, couvrent les petits et les vieux qui ont froid, et redonne courage aux désespérés !

Tous, nous pouvons faire l'aumône, si ce n'est avec notre or, au moins avec notre cœur.

Connaissez-vous la jolie légende de *la Vieille et les trois jeunes filles* ?

Un jour d'hiver qu'il avait beaucoup neigé, une pauvre vieille, au bord d'une route, se tenait appuyée sur un gros bâton.

À peine vêtue de mauvais haillons que la bise secouait, prête à défaillir de froid et de faim, son cou ridé n'était même pas garanti, et toute frissonnante, elle semblait ne pouvoir faire un pas de plus ; la nuit tombait et les villages étaient encore loin.

Trois jeunes filles vinrent à passer en se tenant par le bras, chantant et babillant, ayant dans les yeux la bonté, la jeunesse et la gaieté

—La charité ! s'il vous plaît, mes belles demoiselles, dit la vieille d'une voix presque éteinte en tendant sa main tremblante.

La première s'arrêta et, voyant cette misère si lamentable, n'hésita pas ; elle donna une belle pièce blanche qu'elle tenait serrée dans sa main et destinée à payer un joli ruban pour orner sa coiffe du dimanche.

La vieille la remercia avec un sourire radieux et doux, malgré sa vieille bouche pâle et édentée.

La seconde jeune fille dit avec élan :
—Commé vous devez avoir froid, ma pauvre femme !

Et rapidement elle ôta l'épingle qui retenait à son cou un joli fichu bleu de laine bien chaude, et le mit au cou de la vieille qui grelottait.

Le ciel vous récompensera, ma charitable enfant, dit la pauvre avec une voix douce comme un son de harpe.

La troisième jeune fille, qui était presque encore une enfant, les yeux mouillés de larmes, toute confuse, murmura :

—Je n'ai ni argent, ni fichu à vous donner, ma bonne mère ! et ouvrant ses deux bras elle entourait la vieille tête de la pauvre et sans se soucier de ses rides jaunes, de ses yeux éteints, de ses cheveux mêlés, elle l'embrassa de toute son âme, l'étreignant contre son cœur.

Tout à coup la vieille se trouva instantanément changée en une belle jeune femme d'une idéale beauté.

Elle apparut toute resplendissante de pierreries et de fleurs.

Son lourd bâton noueux s'était transformé en une baguette enguirlandée de roses.

Dans son autre main où la fillette avait mis une piécette blanche brillaient maintenant de nombreux louis d'or.

Le fichu bleu s'était transformé en un merveilleux collier éblouissant de richesse.

—Tiens, mignonne, dit-elle à la première qui lui avait fait l'aumône, voici pour te rendre un million de fois les coquetteries que tu m'as sacrifiées de si bon cœur. Et elle lui donna les pièces d'or qui résonnèrent en emplissant les mains et les poches de la jeune paysanne.

Puis s'adressant à sa compagne :

—Pour toi qui as eu pitié de ma souffrance et qui sans songer au froid pour toi-même, m'as couverte si généreusement, voilà mon collier, il est unique au monde et vaut la fortune d'un nabab.

Puis s'arrêtant, la fée regarda longuement avec une tendresse infinie la troisième qui restait toute humiliée de n'avoir rien donné :

—Enfant chérie, lui dit elle, toi que ma misère et ma vieillesse ont attirée, sois bénie ! Pour toi, qui m'as donné les baisers de ton cœur et la tendresse qui réchauffe, pour toi, voilà ma promesse : Demain le fils du roi passera ici ; tu le trouveras beau, jeune, bon et brave. Il deviendra amoureux de toi, t'amènera à la cour de son père pour t'épouser et il t'aimera jusqu'à la mort !

Toutes trois avaient été charitables et bonnes, la fée avait su les récompenser, mais c'est à celle qui lui avait donné de son cœur qu'elle promit le plus grand des biens : l'amour d'un cœur fidèle !...

Maintenant que je vous ai conté la légende, voici la vérité :

La bonne fée a existé et elle vit encore, elle habite faubourg Saint-Denis, dans une grande maison fort peuplée où l'on travaille du haut en bas, du matin au soir, et bien souvent du soir au matin !...

La bonne fée qui demeure là s'appelle Mme Dubois, elle a presque quatre-vingts ans. Elle est pâle, de cette paleur des vieux qui ont beaucoup souffert et dont la vie a été une suite interrompue de luttes, de privations et de souffrances.

Le sang semble couler à regret sous son pauvre visage si ridé et si flétri !

Elle habitait, il y a deux ans, tout en haut de la grande maison, et lorsqu'on était arrivé au sixième étage, il fallait encore grimper une sorte d'échelle pour arriver à la petite chambre lambrissée qu'elle habitait sous les toits et souffrant tour à tour de la neige glaciale et du soleil brûlant.

La mère Dubois était revendeuse. Dès cinq heures du matin, elle partait aux Halles et achetait selon la saison des fleurs, des fruits ou des légumes, puis se mettait à parcourir les rues, poussant bravement sa petite voiture en criant sa marchandise.

Mais il y avait eu des mortes-saisons des jours de malchance et la fortune n'était pas venue.

Maintenant la pauvre vieille était bien affaiblie et ne sortait presque plus, obligée pour vivre de puiser dans le petit, très petit trésor, des piécettes lentement et durement amassées, et elle se demandait angoissé si sa vie ne durerait pas plus que sa fortune.

Elle avait au-dessous d'elle pour voisine Mlle Madeleine, une jeune fille employée dans une maison de commerce et dont tout le monde (même la concierge) disait le plus grand bien.

Madeleine était la jeunesse en fleur, elle était jolie, fraîche et gaie ; la mère Dubois l'entendait parfois chanter, et cette voix sonore et insouciant qui donnait de la joie comme un rayon de soleil entrant par sa lucarne, et lui faisait oublier sa misère et sa vieillesse.

Madeleine n'était pas seulement gaie et jolie, elle était surtout admirablement bonne.

Un jour, ayant entendu dire que la mère Dubois était malade et ne pouvait plus descendre, elle alla trouver sa vieille voisine.

C'était bien triste, là ; bien lamentable ! Sur un petit lit de fer, la mère Dubois était couchée, toute secouée par une toux rauque.

—On m'a dit que vous étiez malade, je viens voir si vous avez besoin de quelque chose... je suis votre voisin... Si vous le voulez, je vais aller

vous faire vos petites commissions ? Et puis il ne faut pas rester à tousser comme cela, il faut voir un médecin.

—Merci, ma bonne demoiselle, je n'ai pas besoin de médecin, j'ai la maladie dont on ne guérit pas, j'ai quatre-vingt ans !

—Et moi, je veux aller vous chercher un médecin, et tout de suite !... mais on gèle ici ! je vais d'abord vous faire un peu de feu.

—Ma petite provision de charbon est épuisée, je crois.

—Je vais descendre en chercher chez moi.

Quelques minutes plus tard, un bon feu clair répandait sa joyeuse chaleur ; puis, après avoir partagé avec la malade sa tasse de lait du matin, Madeleine courut chez un docteur dont elle avait entendu vanter le talent.

—Il était temps de m'appeler, dit-il en s'en allant ; cette pauvre femme commence une pleurésie ; il lui faut les plus grands soins.

Pendant quinze jours la courageuse enfant veilla sa malade, lui donnant toutes ses heures de repos et de liberté, la réconfortant par ses douces et encourageantes paroles.

—Ma chère enfant, lui dit la mère Dubois quand elle fut mieux, vous auriez peut-être bien fait de me laisser mourir.

—Que dites vous là ? C'est très mal !

—Que voulez vous que je devienne, cette maladie m'a encore affaiblie, je n'ai plus d'argent, je ne suis bonne à rien, faut-il donc que j'aille à l'hôpital ou que je mendie ?

—Ne suis-je pas là, moi, dit la brave enfant, je suis seule au monde depuis l'âge de dix ans ; je sors d'un orphelinat, je n'ai personne à aimer, c'est bien triste parfois ; vous serez ma grand'mère !...

—Que vous êtes bonne, ma mignonne ; moi aussi je suis seule au monde.

—Vous ne vous êtes pas mariée ? interrogea Madeleine.

—Jamais je n'ai voulu, et pourtant, dit la vieille en souriant, dans la nuit des temps je n'ai pas été plus laide qu'une autre ; mais voyez-vous, dit-elle en reprenant une voix triste, j'ai aimé un beau garçon une fois, et un mois avant le jour où nous devions nous marier, il m'a quittée pour faire la cour à une autre qui était riche, je n'ai jamais pu l'oublier, ni croire à un autre...

Et c'était étrange et touchant de voir la pauvre vieille encore émue à ces souvenirs d'amour !

Madeleine fit comme elle l'avait dit, elle adopta la mère Dubois.

Elle sacrifia bien des coquetteries, veilla très tard le soir ; puis, comme les deux chambres à payer coûtaient une grosse somme, elle descendit le lit de la mère Dubois dans sa chambre, trouvant un bonheur à sentir près d'elle un être qui l'aimait ; mais le malheur voulut que la mère Dubois eut une rechute. Il fallut des médicaments coûteux, du feu jour et nuit, une nourriture choisie. Madeleine épuisa vite ses économies.

—Vous devriez la mettre à l'hôpital, cette vieille, lui disait tout le monde.

—Jamais cela, répondait la jeune fille.

Mais elle ne pouvait suffire aux frais de la maladie, elle fit tous ses efforts sans pouvoir arriver à payer deux termes de son modeste loyer.

Un soir, elle rentra très rouge, très confuse presque pleurant.

—Qu'avez-vous, mon enfant, qui vous fait ainsi de la peine ? demanda la vieille d'une voix tendre.

—Ah ! nous sommes bien malheureuses, ma pauvre grand'mère ! La concierge vient de me dire qu'on allait nous donner congé si je ne paye pas dans les huit jours !... Que faire ?... On va tout vendre ici ?

—Ma pauvre enfant, c'est moi qui suis cause de tout cela !... Pourquoi ai-je accepté votre dévouement ?... Ah ! que ne suis-je morte plutôt !...

—Ne me faites pas plus de peine encore. Pouvez-vous je vous laisser ainsi toute seule ?... Ayons courage !

—Oui, ayons courage ! reprit la pauvre vieille. Mais toutes deux avaient l'âme désespérée ; la lumière fut vite éteinte et la tête cachée dans l'oreiller pour ne pas être entendues, elles pleurèrent longtemps en s'étouffant. Le lendemain, quand Madeleine fut partie, la mère Dubois se